

BARON HALNA DU FRETAY



# MES CHASSES DE LOUPS



· SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE LIBRAIRIE RENÉ PRUD'HOMME

1891

A MADAME

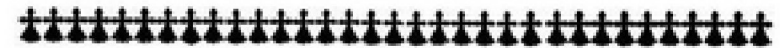
EMILE DE LÉCLUSE-TREVOËDAL

NÉE VANDER GRACHT D'EEGHEM

MADAME,

*Votre nom, par son antique origine, est un souvenir du début de notre histoire. Le bienheureux Idesbalde Vander-Gracht, page de Charles le Bon, Comte de Flandre, repose depuis l'année 1127 dans l'église de Bruges.*

*Le château de Keristum, avec ses traditions vivantes des siècles passés, a conservé les usages hospitaliers de nos ancêtres à cette époque lointaine, et la réception si gracieuse que vous m'avez faite si souvent, me fait toujours désirer le retour.*



## PRÉFACE



Il y a près de vingt ans que je ne chasse plus à courre, et je ne pensais guère, certainement, à écrire cet ouvrage. Si je me suis décidé, c'est sur la prière de plusieurs de mes amis, témoins de mes premières et de mes dernières années de chasse, qui m'ont demandé, avec instance, ces récits d'antan, ces souvenirs d'un passé déjà lointain ; plusieurs de ceux qui ont assisté à ces brillantes et dernières chasses à courre de la Basse-Bretagne ont disparu de ce monde.

On m'a dit que j'étais le seul, aujourd'hui, avec ma grande autorité, incontestable en ces matières, à même de raconter ces grands succès, dus aux remarquables qualités d'un équipage que l'on ne pourrait plus reconstituer aujourd'hui, faute de chiens et aussi de loups.

J'avais conservé un journal résumé de mes chasses. C'est là que j'ai puisé, année par année, ces documents qui intéresseront, je l'espère, mes lecteurs, et feront revivre un instant un temps que l'on ne reverra plus.

## MES DÉBUTS



**J**E suis né dans une maison où le goût des chevaux et des chiens était héréditaire. Mon grand-père paternel, ancien page, puis, très jeune, colonel de cavalerie, avait quitté l'armée presque au début d'une carrière qui semblait devoir être on ne peut plus brillante, ne voyant dans l'avenir de cette époque qu'une longue période de paix ; mais il avait conservé les goûts de ses années de jeunesse et était réellement un amateur passionné des chevaux.

Retiré au château du Vieux-Châtel, il y avait fait une admirable installation en vue de ses goûts. Les écuries renfermaient de nombreux chevaux de selle, et il y avait en même temps une jumenterie pour l'élevage du pur sang.

Plus tard, pendant toute la vie de mon père, tout a été ainsi continué. J'avais treize ans lorsque j'ai perdu mon grand-père, et je le vois encore, avec mon père, montant tous les deux plusieurs chevaux par jour. Mon grand-père, d'ailleurs, n'avait encore rien perdu, à quatre-vingts ans, de toutes ses merveilleuses facultés.

Dans un pareil milieu, le goût des chevaux m'est venu bien vite, et à douze ans je pouvais dresser moi-même un jeune pur sang et courir la campagne à toutes allures dans ses passages les plus difficiles et les plus semés d'obstacles.

Le Collège interrompait chaque année cet agréable passe-temps, que j'ai repris,

après la fin de mes études, d'une façon plus suivie. Mon père était seul, et c'était pour moi un devoir d'aller partager sa solitude.

Depuis quelques années il n'avait plus de meute ; son ami et voisin, M. de la Roque, était mort, et la disparition de son compagnon de chasse l'avait fait se débarrasser de ses chiens. Plusieurs de leurs contemporains, qui vivaient encore, il n'y a pas longtemps, m'ont souvent raconté les hauts faits cynégétiques de ces deux chasseurs légendaires, pour lesquels il n'y avait pas de secrets dans la chasse des sangliers et des loups, que l'on trouvait en si grand nombre, à cette époque, en Bretagne.

Au moment de mon arrivée, en vue d'un séjour définitif au Vieux-Châtel, mon père venait d'être nommé lieutenant de Louveterie, et nous nous entendîmes pour chercher les éléments d'une meute



telle que nous la rêvions. Je fus chargé de cette mission difficile et des voyages nécessaires pour cela ; à mon retour les compliments furent sincères. Voilà mon début.

Mais il s'agissait de mettre ces chiens dans la voie du loup ; c'était le difficile. Un seul l'avait chassé, « *Flambo*, » mais rarement, et le comte de Sérent, en nous le livrant, disait : Il chasse le sanglier royalement (ce qui était bien vrai), le loup quelquefois, le reste pas du tout.

Il fallait essayer ; nous étions à la fin de l'hiver, pas de louvarts, mais on signalait des vieux loups dans les bois du comte de Saint-Luc, pas trop grands et séparés les uns des autres par des landes et des cultures.

Après rapport du piqueur, nous attaquons au bois du Guilguiffin, près du château ; les trompes faisaient rage, par



ordre, mais les chiens restaient absolument muets.

J'avais caché ma jument au débucher probable, et j'avais en main ma petite carabine de cheval ; après une attente qui me parut longue, n'entendant que les trôlers, je vois tout d'un coup poindre la crinière presque blanche d'un grand vieux loup, qui prenait son parti à bon galop. Je lui envoie deux balles ; pas de résultat immédiat ; il galopait toujours du même train. Il fallait des chiens ; je sonne, je sonne encore, ils arrivent enfin, *Flambo* le premier ; je le mets sur la voie. Rien....

Une idée me vient, j'avais vu le vieux loup continuer très longtemps dans la campagne. Je pars au galop dans cette direction, en criant aux chiens ; quelques-uns se mettent à donner de la voix sans savoir pourquoi. *Flambo* donne enfin l'exemple et prend la tête ; les voilà

partis, débucher fantastique dans un pays très accidenté, coupé partout de fossés et de vallées; mais ma jument était excellente, et à huit kilomètres de là, je galopais à côté de la meute et du vieux loup que j'avais blessé, et qui ne pouvait plus devancer les premiers chiens, galopant à côté de lui. Peu après, il s'arrêtait au milieu d'une pâture, mais fier encore et menaçant les chiens qui tenaient ferme les abois, en formant le cercle autour de lui, pendant que je sonnai l'hallali sur pied. Un quart d'heure après, mon père était arrivé et voyait tomber ce magnifique animal.

La mort de trois autres loups termina cette fin de saison, et je vis avec grand plaisir que tous les chiens devenaient de plus en plus mordants, résultat très difficile à obtenir, d'ailleurs, car tous les chiens, à quelque race qu'ils appartiennent, ont d'abord pour cette chasse une

répugnance presque invincible, sauf ceux dont les ascendants ont toujours chassé le loup. Ces derniers chassent avec ardeur à leur premier découplé.

Au mois de septembre suivant, mon père, malade, m'engage à commencer seul. Je pars avec mon frère, et nous attaquons une portée de louvarts, au bois de Landudec.

Les chiens, découplés tous ensemble, rapprochent vivement, puis nous entendons le lancer, et, peu après, le débucher; nous serrons la meute de près, et après une heure de galop, nous avons le plaisir de voir les abois; nous aidons un peu les chiens avec le marteau du fouet et il est mis bas.

Nous revenons au bois, où un second loup est rapproché, lancé non moins vivement, et chassé en débucher avec plus de vitesse encore que le premier; sur sa route, il trouve l'étang d'un mou-

lin, s'y précipite, et il est noyé par les chiens, sous nos yeux.

Peu de jours après, nous attaquions les deux autres louvarts dans un autre bois de la même commune, le bois de Ty-Varlen. Mais cette fois, nous n'étions pas seuls ; nous avons été obligés, par suite de diverses circonstances, de faire quelques invitations, et tous ces Messieurs, peu au courant des chasses à courre, et ne voyant dans le loup que l'animal nuisible, restèrent sourds à mon invitation répétée de ne pas tirer.

J'avais pourtant donné l'exemple, ne portant que ma trompe, ma dague et mon fouet. Il fallait employer les grands moyens.

Avec mon frère et les deux piqueux, nous avons quatre trompes et trois chevaux. Tous les sentiers du bois étaient absolument couverts et très étroits ; un des côtés du bois formait ravin et était

partout garni de végétations ; impossible de tirer dans tout cela.

Restaient les trois débuchers découverts, un pour chaque cheval et le piqueur non monté au milieu du bois. Les deux loups furent lancés successivement et pris en débucher après être sortis tous les deux par la partie couverte. Chaque fois qu'ils se rapprochaient d'un des autres côtés, la trompe et un cheval au galop les faisaient retourner, au grand désespoir des *fusillos*.

Le dernier loup fit une belle défense, et quand j'arrivais aux abois, j'avais devant moi un petit fourré entourant un très gros vieux chêne, au pied duquel coulait un large ruisseau. Je voyais bien les abois furieux des chiens, mais pas de loup. Je descends de cheval, je traverse le ruisseau, qui était un peu en contrebas, et j'aperçois enfin, dans un trou du chêne, la gueule menaçante du loup ; je tourne



la position et je vois un autre trou qui me laisse entrevoir l'autre partie du loup à l'opposé de la tête : Je dague ! Cette unique invitation suffit, et mon animal de chasse bondit hors de son refuge et saute dans le ruisseau, les chiens le couvrent, c'est fini.

A mon retour au rendez-vous, je reçois beaucoup de félicitations ; mais je suis convaincu que sous ce velours il y avait de furieux mécontentements cachés.

Pendant la fin de cette saison et la suivante, les chasses se succèdent avec succès, et nous sonnons bien souvent l'hallali. Je ne citerai qu'une chasse pour prouver ce que l'on peut faire avec des chiens bien créancés dans la voie du loup.

Nous attaquions une portée de loups dans la vieille forêt druidique, dont je parle dans un de mes ouvrages d'archéologie préhistorique, au bois du Duc, qui

a fait si longtemps partie de l'ancienne baronnie de Nevet.

L'assistance était nombreuse, les meutes aussi, et on devait chasser à courre ; quatre de mes chiens sont découplés pour l'attaque, le rapprocher et le lancer ne se font pas attendre, et toutes les meutes sont découplées ; chasse splendide. Mais au bout d'un certain temps, le nombre des chiens chassant diminuait de plus en plus ; enfin, à la mort, il n'y avait plus que mes chiens au grand complet, et un seul chien étranger, bâtard anglo-vendéen. Tous les autres avaient mis bas.

Mes chiens n'avaient pourtant pas de sang anglais, mais tous étaient des animaux de choix, d'une extrême vigueur ; c'étaient des vendéens, des poitevins et quelques saintongeais.

C'est vers cette époque que je perdis mon père, et les chasses furent interrompues pendant près d'un an.